

Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions

Coordonné par
Jean-Michel Salaün
et Christian Vandendorpe

Collection « Référence »

Presses de l'enssib
école nationale supérieure
des sciences de l'information
et des bibliothèques

Consulter le Catalogue des Presses de l'enssib : < <http://www.enssib.fr/presses/> >
Acheter les titres disponibles en ligne : < <http://www.lcdpu.fr/editeurs/enssib/> >

Les défis de la publication sur le Web
Hyperlectures, cybertextes et méta-éditions

Presses de l'enssib

Les mondes de l'édition et des technologies de la communication sont aujourd'hui engagés dans des mutations profondes, dont les définitions classiques du livre, de l'information sortiront transformées. Dirigée par Bertrand Legendre (Université Paris XIII), pour les questionnements contemporains, la collection *Référence* entend accueillir, à l'enseigne des Presses de l'enssib, des travaux scientifiques portant sur ces deux domaines le double regard, prospectif mais aussi rétrospectif, d'une théorie critique et d'une histoire.

Titres parus

La lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives

Coordonné par Claire Bélisle

L'édition pour la jeunesse en France de 1945 à 1980

Michèle Piquard

**Une dynamique de l'insignifiance, les médias, les citoyens
et la chose publique dans la « société de l'information »**

Bertrand Labasse

**La communication scientifique à l'épreuve d'Internet,
l'émergence d'un modèle**

Josette F. de la Vega

Les défis de la publication sur le Web Hyperlectures, cybertextes et méta-éditions

*Coordonné par Jean-Michel Salaün
et Christian Vandendorpe*

Dans le cadre des Quinzièmes Entretiens du Centre Jacques Cartier
qui se sont déroulés à l'enssib en décembre 2002

Collection Référence

Presses de l'enssib

école nationale supérieure des sciences de l'information
et des bibliothèques

Les auteurs

Denis Bachand, Département de communication, Université d'Ottawa.

Claire Bélisle, CNRS, UMR LIRE, Lyon.

Jean Clément, Université Paris VIII.

Olivier Dyens, Université Concordia, Montréal.

Bertrand Gervais, Figura. Texte et imaginaire, Université du Québec à Montréal (UQAM).

Stevan Harnad, Centre de Neurosciences de la Cognition (CNC), Université du Québec, Montréal.

Yannick Maignien, Centre de ressources, Ambassade de France, Rome.

François Mangenot, Université de Stendhal, Grenoble 3.

Benoît Melançon, Département d'études françaises, Université de Montréal.

David Olson, HDAP-OISE/UT, Université de Toronto.

Gloria Origgi, École nationale supérieure des télécommunications (GET), Paris.

Jean-Michel Salaün, enssib, Villeurbanne.

Emmanuel Souchier, École nationale supérieure des télécommunications (GET), Paris.

Christian Vandendorpe, Département des lettres françaises, Université d'Ottawa.

ISBN 2-910227-55-3

Presses de l'enssib

école nationale supérieure des sciences de l'information
et des bibliothèques

17-21 boulevard du 11 novembre 1918

69623 Villeurbanne CEDEX

Tél. 04 72 44 43 43 – Fax 04 72 44 43 44

<[<http://www.enssib.fr>]

Table des matières

Introduction	11
Partie 1	
La perspective des textes	19
Chapitre 1	
Manières d'écrire, manières de lire. Des alphabets à l'Internet	21
Qu'est-ce qu'un système d'écriture ?	26
Écriture et lecture	28
Publier sur le Web	30
Chapitre 2	
La lecture au défi du virtuel	35
Du rouleau au codex	38
Vers un codex électronique	43
Chapitre 3	
Naviguer entre le texte et l'écran.	
Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité	49
Lecture et écran	52
La mer vue de la terre ferme	55
Description de la mer par la vigie	56
Naviguer entre le texte et l'écran	59
Naviguer, c'est lire	60
Les risques de la manipulation	62
Escale	64

Chapitre 4	
Hypertexte et fiction : une affaire de liens	69
Le lien absent	72
Le lien contesté	73
Le lien brisé	75
Le lien calculé	77
Le lien typé	78
Le lien sémantisé	79
Lien narrativisé	80
Le lien renforcé	81
Le métalien	83
Paradoxe	84
Chapitre 5	
Lorsque les écrits de réseaux cristallisent la mémoire des outils, des médias et des pratiques...	87
Histoire, technique et mémoire	89
Le dispositif technique comme média	90
La machine textuelle	92
Trois conditions indispensables	93
La technique comme écriture	94
L'écriture comme technique	95
Lettrure, espace et mémoire	95
De la mémoire orale à l'espace écrit	96
L'écrit de réseau comme mise en abîme de la mémoire dans la pratique socialisée de l'édition	98

Partie 2	
La confrontation des postures	101

Chapitre 6	
Analyse sémio-pragmatique des forums pédagogiques sur Internet	103

Introduction terminologique	106
Les forums non pédagogiques	107
Les forums pédagogiques	110
Structure des interactions	110
Constitution progressive d'une communauté d'apprentissage ?	112
Positionnements énonciatifs	114
Forums modérés ou non ?	116
Un nouveau genre de discours ?	117
Comparaison avec les discussions en classe	118
Comparaison avec les autres formes de communication via Internet	119
Atouts pédagogiques des forums	120

Chapitre 7	
Cybertextes et hyperlectures dans l'enseignement universitaire	125

L'enquête pancanadienne	128
Qu'est-ce que le e-pack ?	134
Principaux avantages des e-packs	136
La flexibilité	136
L'économie de temps	138
Avantages institutionnels	139
Accélération de l'implantation d'un progiciel de gestion de cours	139
L'intérêt des étudiants	140
Solution transitoire	140

Chapitre 8	
Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ?	143
Le corpus numérique	148
Les renvois	150
Les rubriques	154
Chapitre 9	
Lire avec un livre électronique : un nouveau contrat de lecture ?	167
Les promesses du livre électronique	171
Une expérimentation	172
Lire s'inscrit dans un contrat de lecture	176
Qu'est-ce qui change avec le numérique ?	179
Vers de nouveaux contrats de lecture	182
Chapitre 10	
L'édition entre biens et services	187
La (re)construction de l'espace des documents	191
La (re)construction de l'espace de lecture	195
Recherche d'un nouveau compromis	198
Partie 3	
L'ouverture des imaginaires	201
Chapitre 11	
Le Web et l'émergence d'une nouvelle structure de connaissances	203
Mais quelle est cette structure ?	206
Elle est celle de l'accélération et de la superficialité	206
Le Web	208
CNN et MTV	209
La structure neuronale	210
La relation à l'écrit	212

Chapitre 12	
Pour une science humaine de l'Internet	217
Comment Internet modifie nos pratiques cognitives et culturelles	220
Une nouvelle culture ?	220
Culture et cognition	222
Culture et mémoire : écriture, imprimerie et nouvelles technologies	223
Culture et communication : les nouveaux objets culturels	225
Les instruments des sciences cognitives qui peuvent nous aider à comprendre Internet	228
Internet comme artefact cognitif	228
Artefacts cognitifs et affordances	230
Les sciences humaines en réseau : les expériences	232
L'idée de colloque virtuel	232
Le projet < [http://www.interdisciplines.org] >	237
Commentaires : temporalité et interactivité	239
Chapitre 13	
Retour à la tradition orale : écrire dans le ciel à la vitesse de la pensée	245
Question de synchronisation	247
Avantage adaptatif du oui-dire sur le tâtonnement	248
Savoir recombinaire et altruisme réciproque	249
La tradition orale	250
La vitesse de la pensée	252
La pensée interdite	253
Verba volant, scripta manent	254
Décalage de phase : lento subito	255
Écrire dans le ciel : accelerando poco a poco	256
Communication synchrone, communication asynchrone	257
A tempo : allegro assai	258
Citation/commentaire	259
Des auteurs morts, des interlocuteurs vivants	260
Le commentaire ouvert aux pairs	261
La peur de prendre son vol	262
L'écriture céleste automatique	263
Le libre accès	264
Question de temps	265

Chapitre 14	
Vérité et fiction sur Internet	269
Web et transgression	271
La question de la référence	272
Pragmatique et mémétique	274
Vers un web sémantique des mondes possibles	275
Notes	279

Presses de l'enssib

Chapitre 8

Sommes-nous
les premiers
lecteurs
de l'*Encyclopédie* ?

Presses de l'enscm

Chapitre 8

Sommes-nous les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie* ?

par Benoît Melançon

La réflexion qui suit sera essentiellement de nature historique : il s'agira de partir des ressources aujourd'hui offertes par la publication dans Internet de l'*Encyclopédie* dirigée par Diderot et D'Alembert pour faire un retour sur ce que pouvait être la lecture de ce *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* au XVIII^e siècle et pour réfléchir à ce qui distingue l'*Encyclopédie* papier de l'*Encyclopédie* numérique.

Le cadre de cette réflexion est celui tracé notamment par Roger Chartier dans ses travaux sur l'histoire de la lecture à l'âge classique. Il a insisté à plusieurs reprises sur le manque de traces de cette lecture, sur l'absence de textes de première main qui permettraient de mieux saisir la nature de cette activité avant la modernité (Chartier, 1990). Cette absence généralisée de traces s'applique à la lecture du dictionnaire publié sous la double signature de Diderot et de D'Alembert, celle-ci étant une des dimensions les moins connues de l'activité encyclopédique. Comment lisait-on concrètement cet ensemble de 28 tomes, 17 de textes et 11 de planches, dont la parution s'est étendue sur 21 ans, de 1751 à 1772 ? Les recherches sur cette question sont peu nombreuses.

Jacques Proust (2002) raconte avoir naguère consulté en Aveyron un exemplaire manuscrit de l'*Encyclopédie* : son lecteur s'était donné comme tâche de recopier nombre d'articles de sa propre main. Interrompu, ce projet démesuré et incongru rappelle que la copie a longtemps été un des modes de la lecture et qu'elle entretient des liens avec une conception particulière de la mémoire (on copie pour mieux se souvenir). Plus récemment, Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler (1997 ; 2000) ont

étudié les annotations d'un lecteur anonyme de l'*Encyclopédie*, « souscripteur éclairé » (2000, 130), « lecteur aussi assidu qu'exigeant » (2000, 135). Il ne s'agissait pas pour lui de se faire sa propre encyclopédie en la recopiant, mais de la transformer en édition longuement et précisément commentée, fruit de considérables efforts. Clorinda Donato (2002) a suivi la lecture croisée, par Charles Bonnet, de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert et de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, et Larissa L. Albina (1989) a travaillé sur les *marginalia* de Voltaire dans son exemplaire de l'*Encyclopédie*.

Malgré le nombre limité de recherches sur les lectures concrètes de l'*Encyclopédie*, celui-ci dépendant de la rareté des sources à partir desquelles travailler, ou peut-être à cause même de ce nombre limité, il semble exister dans le discours sur l'*Encyclopédie* un certain nombre de présupposés sur la façon qu'on avait de la lire au siècle des Lumières. On en retiendra quatre.

1. Personne, ou presque personne, n'aurait lu l'*Encyclopédie* au complet (Stewart, 2002, 174). Ce lieu commun ne connaîtrait qu'une exception largement admise, celle du pasteur Mouchon, auteur en 1780 d'une *Table analytique et raisonnée* du *Dictionnaire raisonné*. Comme le disait en 1798 un de ses biographes, Picot, « M. Mouchon [est] le seul indubitablement des lecteurs de l'Encyclopédie qui l'ait parcourue en entier. » (Crépel, 2002, 201)

2. La relation « dominante » du lecteur avec l'*Encyclopédie* au XVIII^e siècle aurait été la recherche d'informations (Roger, 2001, 12), suivie par l'adhésion idéologique, puis par la « possession ostentatoire » (II). On désigne parfois le lecteur se livrant à la consultation à la pièce comme un « *practical reader* » (Stewart, 2002, 176). En cette matière, Diderot donne l'exemple d'un homme tourmenté par des crampes et cherchant ce mot dans l'*Encyclopédie* (article « Encyclopédie », 1994). De même, Philippe Roger rapporte une anecdote mettant en scène Mme de Pompadour consultant le dictionnaire « pour trancher la question de la composition chimique d'un cosmétique » (2001, 9). Comme exemple de « possession ostentatoire », le même critique cite un passage de la *Vie de Henry Brulard* de Stendhal (10-11). On peut supposer

qu'« aucun de ces trois rapports n'a de sens aujourd'hui » (II). Au lieu des lecteurs, il y aurait des usagers de l'*Encyclopédie*.

3. L'*Encyclopédie* aurait été une œuvre « subversive » – quoi que soit la subversion dans le domaine des lettres – ou « crypto-subversive » (Laurendeau, 2002, 150), l'instrument d'un combat, celui des lumières contre les ténèbres, de la raison pour la vérité, entre l'orthodoxie et la pensée libre. Les manuels d'histoire de la littérature et les anthologies aiment bien, à cet égard, chanter les mérites des renvois encyclopédiques. Un exemple suffira : « L'*Encyclopédie* a été une “machine de guerre” s'attaquant aux préjugés et se servant d'un système de renvois d'un article à un autre. » (Leggewie, 1990, 362) Plus sobrement, Élisabeth Bourguinat défend une position similaire :

La lecture de l'Encyclopédie se présente [...] comme un parcours initiatique, dans lequel la vérité est mêlée à l'illusion, la bonne foi à l'ironie, le sérieux à la plaisanterie ; le lecteur, déjouant les pièges de l'évidence en passant d'un article à l'autre grâce au système des renvois, apprend à faire de même dans le monde réel dont l'Encyclopédie se veut le miroir. (1998, 177)

Cela suppose un « lecteur curieux car prévenu de l'importance des renvois » (176). Michel Butor était encore plus prudent, qui parlait de l'*Encyclopédie* comme d'une œuvre de « mystification » où la « précensure » n'était jamais loin, où se mariaient « exercice de conformation, presque de servilité », et « exercice d'audace » (1966, 388). Les uns comme les autres postulent la nécessité d'une énonciation voilée. Certains vont jusqu'à affirmer que les renvois, simplement par la menace de déstabilisation qu'ils introduisent, constituent une forme de contestation des savoirs établis ; dès lors que potentielle, la subversion serait réelle (Chauderlot, 2002, 45-47 ; Vanpée, 2002, 232-233).

4. Les renvois étaient une façon de répondre au désordre imposé à la matière encyclopédique par l'ordre alphabétique. Pour ses créateurs eux-mêmes, l'*Encyclopédie* souffrait de dispersion et il importait de contrer cette dispersion de toutes sortes de façons. Diderot, D'Alembert et leurs collaborateurs

utilisèrent donc les renvois à cette fin, de la même façon qu'ils voulurent rapporter les articles à un arbre des connaissances et qu'ils conçurent un frontispice allégorique supposant une forte cohérence des domaines de la connaissance. D'autres viendront après eux, qui auront le même souci : Mouchon et sa *Table*, qui devait aider à repérer dans la masse des articles ce qui concernait un sujet mais apparaissait sous un intitulé différent de lui ; Pancoucke et son *Encyclopédie méthodique*, qui préférait l'ordre thématique à l'ordre alphabétique. Pour les chercheurs d'aujourd'hui, c'est une question récurrente. Robert Darnton, par exemple, avance que les renvois sont « percutants » (2002, 52), mais que l'originalité réelle de l'*Encyclopédie*, cette « bible des Lumières » (52), est ailleurs, dans « la tentative de restructurer la totalité des connaissances et de tracer la frontière entre le connaissable et l'inconnaissable d'une façon qui contestait l'autorité de l'Église » (53). Il y aurait là une « nouvelle configuration du savoir », un « coup de force morphologique » (60).

La saisie informatique de l'*Encyclopédie* et les possibilités de traitement de l'information qu'elle ouvre obligent à réfléchir à ce type de présupposés, si l'on souhaite répondre à la question « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie* ? »

Le corpus numérique

Il existe désormais un corpus numérique de l'*Encyclopédie*, textes et illustrations, sous forme de base de données. D'une part, dans le Web, soit sur le site de l'American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL) de Chicago < [<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/>], soit sur le site du laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF) de Nancy < [<http://encyclopedie.inalf.fr/>]. Il s'agit de textes et d'outils de traitement en partie différents (Tucsnak, 2002). D'autre part, en format cédérom (pour Macintosh et

Windows) ou dévédérom (pour Windows), chez l'éditeur Redon < [<http://www.dictionnaires-france.com>], avec leurs « parcours de lecture » particuliers (Walter, 2000, 69 ; voir aussi Quintili 2002, 39-40). Un troisième type de support informatique est annoncé : un cédérom réalisé par l'éditeur Honoré Champion à partir du corpus de l'ARTFL/ATILF. Une entreprise collective de traduction anglaise est enfin en cours d'élaboration dans le Web < [<http://www.hti.umich.edu/d/did/>]. Ce sont les versions Web de l'ARTFL et de l'ATILF qui seront le plus souvent évoquées ici.

Les mérites et défaillances, respectifs ou comparés, de ces supports ont déjà fait l'objet de nombreux commentaires. Un numéro de la revue *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* a été consacré à « L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques : vices et vertus du virtuel » (2002). Y sont abordés les sites Web ARTFL/ATILF et les cédéroms/dévidéroms. Un ouvrage collectif, celui de Robert Morrissey et Philippe Roger (2001), porte sur les versions Web du *Dictionnaire*. Les articles, eux aussi, se multiplient sur cette question. Entre autres contributions utiles, on verra celles de Robert Morrissey, John Iverson et Mark Olsen (1998), et de Pierre Chartier (2001). En revanche, si on a signalé à l'envi qu'une consultation hypertextuelle de l'*Encyclopédie* était dorénavant possible, on a insuffisamment pris en compte la double détermination de ce nouveau type de consultation. S'il est des liens hypertextuels créés par les éditeurs modernes – entre le *texte* d'un article et l'*image* de la page où il se trouve dans la version imprimée, par exemple –, la plupart des liens sont ceux voulus par Diderot et ses collaborateurs : d'un article à l'autre, par les renvois ; d'un article à l'arbre des connaissances, par la rubrique (voir ci-dessous) ; des articles aux planches ; de leurs légendes aux planches. Pour l'essentiel, les éditeurs modernes se contentent donc de baliser la lecture comme on le faisait il y a deux cent cinquante ans. Sans aller, évidemment, jusqu'à corriger l'*Encyclopédie*, n'y aurait-il pas lieu d'en faciliter la lecture en prenant en compte plus activement les possibilités offertes par le numérique, en distinguant par exemple, pour faire bref, les hyperliens inscrits en quelque sorte dans le tissu du dictionnaire (renvois, rubriques, etc.) de ceux proposés par ces éditeurs modernes (errata du XVIII^e siècle, errata subséquents, etc.) ?⁸¹

C'est principalement la question des renvois, longuement, et celle des rubriques encyclopédiques, plus brièvement, qui seront maintenant abordées. L'esprit général dans lequel ce travail s'inscrit pourrait tenir dans la formule suivante : l'informatique doit aider l'historien de la littérature autant à regarder derrière que devant, elle doit lui permettre de poser de nouvelles questions et lui servir à en repenser de plus anciennes (voir Melançon, 2000 et 2002).

Les renvois

C'est un des mythes le plus souvent repris quand il est question aujourd'hui de l'*Encyclopédie*, un élément incontestable de sa vulgate : les renvois feraient système et ils auraient une double finalité de liaison des savoirs et de critique de l'orthodoxie, surtout religieuse. Il y a certes de cela dans le fonctionnement des renvois, mais pareilles affirmations ne devraient pas aller de soi et être soumises à l'examen, en ne perdant jamais de vue qu'un mythe n'est pas un mensonge, mais une vérité infiniment malléable.

Le premier créateur de ce mythe est Diderot lui-même, dans l'important article « Encyclopédie » du cinquième tome (1755) du *Dictionnaire*. Il y distingue quatre types de renvois : les renvois de choses (confirmation ou réfutation d'un article par un autre), les renvois de mots (définition), les renvois « de l'homme de génie » – ceux qui « conduiraient ou à de nouvelles vérités spéculatives, ou à la perfection des arts connus, ou à l'invention de nouveaux arts, ou à la restitution d'anciens arts perdus » – et finalement les renvois « satiriques ou épigrammatiques » (1994, 402-410). C'est au sein de cette dernière catégorie que l'on trouve les renvois désormais dits subversifs, et Diderot y donne en exemple l'article « Capuchon ». D'autres textes de l'*Encyclopédie* ou liés à elle souligneront la nécessité de la discrétion en certaines matières, par exemple l'article « Dissimulation » (tome IV, 1754) ou la lettre de D'Alembert à Voltaire du 21 juillet 1757, où il parle des « articles

moins au jour », désignant par là les textes critiques plus ou moins cachés (Voltaire, 1971, 106, cité dans McGinnis, 2002).

Les contemporains relèveront l'exemple de l'article « Capuchon ». Une gravure d'époque est d'ailleurs intéressante à cet égard (Charpentier, 1987, 180). On y voit un homme, plume à la main, poursuivi par le bras d'un religieux armé d'une cordelière. À ses pieds, deux ouvrages, sur les pages desquels on peut lire, à droite, « Aristotélisme » et, à gauche, « Capuchon ». Or ces deux articles ont bel et bien été condamnés par les censeurs de l'*Encyclopédie*. Pourquoi ? Parce qu'« Aristotélisme » aurait contenu des passages favorisant l'incrédulité (Albertan, 1992, 110). Parce que « Cordeliers », orthodoxe, renvoyait à « Capuchon », d'apparence anodin, mais critique. Le graveur, insistant sur les dangers des renvois, rejoint un large groupe d'adversaires de l'*Encyclopédie* : le jésuite Berthier, le parlementaire Omer de Joly de Fleury, l'auteur des *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, Abraham Chaumeix, le frère de Diderot, l'abbé Didier-Pierre –

Je me garderai bien de lire l'Encyclopédie, je n'y trouverais qu'un ramas d'opinions hétérodoxes, de sentiments bizarres, de propositions hardies, d'articles diffus et obscurs, de renvois affectés et artificieux, un assemblage de toutes les idées les plus singulières des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais paru au monde, en un mot une Tour de Babel où les auteurs ne s'entendent pas eux-mêmes. (Perol et Chouillet, 1990, 25)

– plus tard Augustin de Barruel qui, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (Londres, 1797-1798, 4 vol.), s'en prend entre autres au personnage du « sophiste renvoyeur » (Albertan-Coppola, 1990, 44). Si un des coéditeurs de l'*Encyclopédie* en expose l'existence et si les contemporains en perçoivent la réalité, pourquoi faudrait-il aujourd'hui remettre en cause la nature et l'efficacité des renvois ?

Il y a plusieurs réponses à cette question. Il faudrait d'abord tenir compte, dans l'évaluation des renvois dans l'*Encyclopédie*, de la réalité matérielle, concrète, de cette série d'ouvrages, ce que l'on fait généralement peu, sinon pas du tout. La publication s'étant

échelonnée sur plus de vingt ans, ne devrait-on pas distinguer entre les lecteurs de 1751 à 1772, dont l'attente peut être trahie par la non-parution d'un tome auquel un tome déjà paru renvoie, et ceux d'après 1772, pour lesquels l'entreprise est close et tous les tomes disponibles ? L'*Encyclopédie* ayant paru, dans un premier temps, sous la forme d'in-folio lourds et plus ou moins maniables, cela ne limitait-il pas les déplacements des lecteurs ? L'absence de régularité dans la façon de formuler les renvois ne risquait-elle pas de décourager leurs utilisateurs ? S'il était possible de rendre difficile le travail de la censure par les renvois, ne courait-on pas le risque de rendre difficile le travail de n'importe quel lecteur ? (Cela dit, il y a des cas où les renvois relèvent bel et bien d'une pensée critique sensible aux dangers de la censure. Bref, il arrive que ça marche.) Il faudrait distinguer les types de renvois, à la manière de Stephen Werner (2002) contrastant renvois philosophiques et renvois techniques ; tout n'est pas de la même eau en matière d'ordonnancement encyclopédique et les renvois ne supposent pas une lecture identique d'un champ du savoir à l'autre. Il faudrait ensuite s'interroger sur le geste de dévoilement par Diderot, dans l'article « Encyclopédie », d'une stratégie de contournement de la censure, alors même que le projet n'est pas arrivé à son terme. Comment croire à la subversion des renvois, subversion née de leur caractère clandestin, si ce caractère clandestin est révélé au grand jour ? S'il s'agit de révéler ce qui aurait dû rester secret, le geste met en péril la visée supposée critique des volumes à paraître. S'il s'agit de lancer les censeurs sur de fausses pistes, le risque est de leurrer les souscripteurs avides de contestation des idées reçues. Il faudrait enfin se pencher sur une question fondamentale : n'a-t-on pas postulé trop rapidement l'existence d'un *système* des renvois ? Pour le dire autrement : il se peut que quelques renvois contestent l'ordre établi et que dans certains champs du savoir les liaisons soient plus fréquentes et plus régulières qu'ailleurs, mais cela ne suffit pas pour parler d'un système étendu à l'ensemble de l'entreprise. C'était le sens des très féconds articles de Hans-Wolfgang Schneiders sur « Le prétendu système des renvois dans l'*Encyclopédie* », article paru en 1985, et de Bernard Ludwig sur « L'utilisation des renvois dans la lecture de l'*Encyclopédie* », qui date de 1987, textes peu utilisés et peu com-

mentés par la critique (ils sont totalement absents du numéro des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* évoqué ci-dessus). Voilà la chose fondamentale⁸².

C'est ici que l'informatique peut nourrir le débat. À partir de la version ARTFL de l'*Encyclopédie*, Gilles Blanchard et Mark Olsen (2002) viennent précisément de se poser la question des renvois. Le titre de leur article, « Le système de renvois dans l'*Encyclopédie* : une cartographie des structures de connaissances au XVIII^e siècle », pourrait être interprétée comme une critique des textes de Schneiders et de Ludwig, même si ceux-ci n'y sont jamais cités. Quelle position défendent-ils ?

Notre travail avait pour objet de mettre en évidence les itinéraires privilégiés du lecteur dans l'Encyclopédie, et le détail de chaque sous-région apparaissant sur cette carte mériterait une discussion plus approfondie. Toutefois, nous voudrions souligner au terme de ce travail comme la structure générale des renvois mise en lumière par notre analyse s'avère, dans l'ensemble, extrêmement cohérente. Dans la mesure où l'Encyclopédie peut être considérée comme l'« ancêtre de l'hypertexte », la réflexion de Diderot et D'Alembert sur l'utilisation de plusieurs structures d'organisation en interaction pourrait en ce sens servir d'exemple à la conception moderne d'hypertextes. Dans l'Encyclopédie, les renvois ne sont nullement placés au hasard comme des références ponctuelles, mais s'inscrivent dans un plan d'ensemble conçu comme tel par les auteurs. (62)

On ne saurait être plus affirmatif : il y a un système des renvois ; il a été conçu et mené à terme par les auteurs ; cela suppose un « lecteur » auquel il faudrait indiquer les « itinéraires privilégiés ». Comment concilier ces conclusions avec celles de Schneiders et de Ludwig ?

Par œcuménisme, on pourrait expliquer les différences de lecture en opposant les corpus choisis par chacun, corpus menant à des conclusions différentes : Schneiders a travaillé à partir de l'article « Encyclopédie » et d'une recherche aléatoire ; Ludwig s'est concentré sur les articles de morale et sur la question de la folie ; Blanchard et Olsen ont été sensibles à la catégorie gram-

maire. Par hérésie, on soulignerait plutôt que Blanchard et Olsen font l'économie d'une critique du travail de leurs prédécesseurs, attitude assez peu compatible avec celle des encyclopédistes qu'ils étudient. On pourrait encore, ni œcuménique ni hérétique, signaler que c'est le statut conféré à la lecture et au lecteur qui oppose les critiques nourris de numérique à ceux des années quatre-vingt. Là où Schneiders et Ludwig multiplient les exemples d'incohérences dans les renvois, ce qui suppose une pratique de lecture personnalisée, Blanchard et Olsen ne tiennent pas compte de cette pratique. En fait, pour eux, la recherche statistique assistée par ordinateur se substitue au lecteur : « Le travail que nous présentons ici est parti, précisément, de cette constatation : en tant que lecteur, on ne peut pas appréhender l'organisation générale des renvois. » (47) Il n'est pas ici question d'invalider une approche par l'autre, mais de montrer un point aveugle de la lecture numérique et d'inviter les uns et les autres à un dialogue nourri d'une connaissance et d'une reconnaissance mutuelles. (Où l'on voit l'œcuménisme refaire surface.)⁸³

Les rubriques

Le plus souvent, les renvois se trouvent en fin d'article. En tête d'article se donne à lire une autre façon de donner cohérence à un ensemble qui n'en a pas suffisamment : ce que l'on appellera, à défaut de terme plus juste ou plus communément admis, la *rubrique* (on voit aussi *classification*, *désignant*, *domaine* ou *catégorie de connaissance*. Dans le « Discours préliminaire », D'Alembert parlait du « nom de la science dont cet article fait partie » [1986, 121]). Il s'agit d'un mot ou de plusieurs, à la suite de l'intitulé de l'article, dont l'objectif est de rattacher cet article aux autres branches de la connaissance. À la fin de l'article « Cordeliers », on lit le renvoi « Voyez *Capuchon* » ; au début, après le mot « Cordeliers », entre parenthèses, la rubrique est « *Hist. ecclésiast.* » Le renvoi mène à un autre article ; la rubrique, à l'arbre des connaissances que les Encyclopédistes ont adapté de celui du chancelier Bacon et qui

est imprimé dans le premier tome de l'*Encyclopédie*. Tandis que les renvois sont devenus un des lieux communs de la critique et de l'histoire de la littérature, les rubriques, elles, sont presque toujours restées dans l'ombre, sauf exceptions (Leca-Tsiomis, 1999).

En ce domaine, on devrait attendre beaucoup du numérique et de l'automatisation des requêtes qu'il favorise. Il serait utile, en effet, de pouvoir profiter à ce sujet d'expériences comme celles menées, à des époques différentes, par Schneiders et Ludwig d'une part, et par Blanchard et Olsen d'autre part. Les questions à envisager seraient en partie les mêmes que pour les renvois, au premier chef celle de leur régularité : peut-on parler d'un système des rubriques ? La cohérence l'emporte-t-elle sur les incohérences ? La version numérique de Chicago permet une recherche de ce type à partir d'une entrée « Classification⁸⁴ ».

On peut lire quelques résultats des premières études sur ce guide de lecture épistémologique menées grâce à l'outil numérique dans les *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*. Christine Théré et Jean-Marc Rohrbasser ont, par exemple, corrélé sur le mot *population* une interrogation plein texte et une autre sur les rubriques, pour montrer la coïncidence des résultats (2002, 115-116). En matière d'Économie/Économie (politique), Marie-France Piguet a relevé ce qui distingue les rubriques de l'arbre encyclopédique de celles apparaissant à la suite des intitulés d'articles, puis elle s'est livrée au même type d'enquête que Théré et Rohrbasser (2002, 124-130). S'agissant des articles portant sur la musique, Alain Cernuschi a rappelé les trois « difficultés que soulèvent les désignants » – qui sont d'ailleurs celles des renvois : « L'hétérogénéité de leur forme typographique ; la diversité de leur formulation ; leur absence fréquente » (2002, 165). Si ces difficultés compliquent la vie des chercheurs profitant de versions numériques du texte, ce que l'on comprend aisément, on imagine ce que cela dut être pour les contemporains de Diderot et D'Alembert ! Les conditions de la recherche d'aujourd'hui éclairent celles de la consultation et de la lecture d'hier.

Les versions numériques disponibles pour l'instant posent cependant un problème de taille à qui veut travailler sur les rubriques de l'*Encyclopédie* et leur rapport à l'arbre des connaissances :

aucune ne reproduit pour l'instant cet arbre. La consultation d'un exemplaire papier reste donc indispensable. Le numérique seul est inexploitable.

La question qui coiffe le présent chapitre, ainsi formulée – « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie* ? » –, peut paraître nouvelle, mais ce qu'elle désigne ne l'est pas. Les collaborateurs du n° 31-32 des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* la posaient chacun à sa façon, et on en trouvera plus d'une dizaine d'occurrences dans leurs textes. Quelques exemples suffiront :

Il est clair que la familiarité avec ces nouveaux instruments permet de poser aux œuvres des questions inédites, suggère et rend possibles des analyses auxquelles personne n'avait jamais songé auparavant. C'est à travers ces pratiques que s'élaborent peu à peu de nouveaux modes de lecture, de nouvelles compétences et de nouvelles perceptions. (Heiden et Lafon, 2002, 101)

Le regroupement [des] informations diverses que l'ouvrage informatisé autorise maintenant est de nature à mettre en lumière des décalages jusque-là peu visibles entre ce qui est énoncé dans l'article et ce qu'il en est réellement du mot ou du domaine dans l'ensemble de l'ouvrage. (Piguet, 2002, 123)

Mais, élargie à l'ensemble des domaines traités dans l'Encyclopédie, la comparaison des « profils encyclopédiques » apporterait aussi, je crois, une connaissance profondément renouvelée de l'œuvre. (Cernuschi, 2002, 164)

C'est en pratique la première fois que l'Encyclopédie peut et doit être considérée ainsi comme un seul texte, et ce doit être légitime : parle-t-elle, écrit-elle une manière de koynè, peut-elle être l'objet de la constitution d'une sorte de « grammaire du texte » d'un ordre nouveau ? (Benrekassa, 2002, 262)

[A]ujourd'hui nous commençons à lire l'Encyclopédie... (Pierre Chartier, dans « Table ronde », 2002, 314)

Ce type d'affirmation est également lisible ailleurs :

Entre les lignes de la toile encyclopédique et les réseaux de l'hypermédia informatique, l'appareil de pensée qui fonctionne est enfin celui dont les encyclopédistes eux-mêmes avaient besoin pour passer de la connaissance, figée, des objets à celle, différentielle et illogique, de leurs rapports. (Chauderlot, 2002, 59-60)

ARTFL realises perfectly Diderot's visionary programme of reading the Encyclopédie [...]. (Vanpée, 2002, 236 n. 10)

The electronic Encyclopédie allows us to read the text more as its editors had intended, in all its interconnections. (Doig, 2003, 443)

Qu'il s'agisse d'« analyses auxquelles personne n'avait jamais songé auparavant », de « décalages jusque-là peu visibles », de « connaissance profondément renouvelée » ou de la prise en considération pour la première fois de l'*Encyclopédie* « comme un seul texte », voilà bien posés les termes d'une lecture radicalement neuve : « nous commençons à lire l'*Encyclopédie*... »

Sur le plan où se situent ces auteurs, il est indéniable qu'une nouvelle lecture de l'*Encyclopédie*, une première lecture, est dorénavant possible. Les outils la permettant existent, bien qu'ils soient encore fort imparfaits, comme l'ont clairement exposé Pierre Chartier (2001, 2002) et Yannick Séité (2002). Les versions impérativement perfectibles des supports numériques actuels seront bientôt remplacées par d'autres, et le travail des chercheurs d'autant facilité, jusqu'à se rapprocher de l'exhaustivité de la recherche, ce fantasme à la vie dure. Les histoires d'horreur de tout un chacun sur la piètre qualité de la saisie des textes – Serge Heiden et Pierre Lafon avancent le chiffre de 17 coquilles par page dans le site de l'ARTFL (2002, 99) – et les problèmes d'interprétation que cela pose auront de moins en moins d'importance au fil du temps. Nous ne sommes peut-être pas les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie*, mais nous pourrions le devenir.

Si l'on se place sur des plans différents, les choses sont moins nettes, voire plus contestables.

Sur le plan de l'évolution de l'étude de l'*Encyclopédie*, d'abord. Pierre Chartier (2001, 2002) et Marie Leca-Tsiomis (2002) le déplorent en termes fermes, et à juste titre : tant les concepteurs des versions Web que ceux des versions cédérom/dévidérom ont malheureusement fait *comme s'ils étaient les premiers lecteurs de l'Encyclopédie*. En ne tenant pas compte des acquis de la recherche – notamment en matière d'attribution des articles –, les uns et les autres ont rendu disponibles des textes sans fournir dans le même temps les outils, pourtant disponibles, qui en auraient

guidé la lecture. Chartier et Leca-Tsiomis donnent, entre autres exemples, l'absence d'utilisation de l'inventaire devenu classique de Richard N. Schwab (1971-1984)⁸⁵. Les recherches d'un pionnier comme Richard L. Frautschi sont aussi oubliées, lui qui fut un des premiers à utiliser l'outil informatique afin d'essayer de régler les problèmes d'attribution des articles dans le dictionnaire (1967 ; 1970 ; 1973). Nous ne sommes pas les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie* ; nous avons été précédés, nous le sommes toujours et nous devrions toujours l'être, par des lecteurs savants ; les supports numériques font comme si ce n'était pas le cas.

Sur le plan de l'histoire de la lecture, ensuite. Quand on lit l'*Encyclopédie* aujourd'hui, cette lecture est précédée du discours commun sur l'*Encyclopédie*. Selon ce discours, il y aurait un système des renvois et ce système contribuerait à la subversion des idées reçues. Précédés de ce discours commun, nous ne sommes pas du tout les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie*. Quand D'Alembert écrivait à Voltaire : « Le tems fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit » (Voltaire, 1971, 106), il opposait déjà la lecture par les contemporains à celle de la postérité et, ce faisant, il désignait celle-ci comme véritable premier lecteur. Les contemporains auraient saisi ce qui était « dit », ceux venus après, ce qui était « pensé ». Pareille opposition, évidemment séduisante, n'a pour elle que d'être une opposition séduisante. Pour donner consistance à la remarque de D'Alembert, encore faudrait-il savoir ce que ses contemporains faisaient concrètement quand ils lisaient l'*Encyclopédie*. Appliquée à la question des renvois – celle des rubriques n'a pas encore été suffisamment étudiée –, cette réflexion mène à une double critique des travaux de Blanchard et Olsen. D'une part, leur démonstration du caractère systématique du fonctionnement des renvois dans l'*Encyclopédie* pêche par manque d'inscription historique. S'il y a bel et bien un système des renvois, sous la responsabilité de qui était-il placé ? Autrement dit, sur quelles preuves historiques appuyer pareille affirmation ? Autre question : qu'ont fait les contemporains – qu'ont pu faire les contemporains – devant ce système ? Comment l'ont-ils lu ? D'autre part, leur texte ne prend pas en compte les travaux antérieurs sur le problème des renvois, alors que certains de ces textes adoptent précisément la

position historique qui leur fait défaut : Schneiders analyse de façon serrée le discours sur les renvois de celui qu'on considère être souvent leur maître d'œuvre, Diderot ; Ludwig se demande méthodiquement comment un lecteur du XVIII^e siècle pouvait s'y retrouver dans ce labyrinthe qu'est l'*Encyclopédie*. Les usagers du numérique semblent oublier que le virtuel a dès longtemps été précédé par des lecteurs en chair et en os. Interroger l'*Encyclopédie* sur support numérique ne devrait jamais se faire en les perdant de vue. Au contraire, il faudrait réfléchir à leur pratique à partir des questions nouvelles que pose le numérique. Nous ne sommes pas les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie*, mais nous pouvons poser des questions neuves à ceux qui nous ont précédés. En refermant les textes consacrés à l'*Encyclopédie* numérique, on ne peut qu'être frappé par l'absence presque totale de ces lecteurs.

On pourrait, enfin, aller encore plus loin. Tandis que certains parlent, au sujet de la nouvelle nature numérique de l'*Encyclopédie*, « d'une mue ou d'une mutation du texte encyclopédique lui-même » (Roger, 2001, 8), il serait possible de postuler, paradoxalement, que l'idée de « mue » ou de « mutation » est trop timide. L'*Encyclopédie* numérique n'est-elle pas un nouvel objet textuel, absolument différent de l'*Encyclopédie* papier ? Où mettre les cartons, par exemple celui de l'article « Asple », qui répondait à une demande de correction de Vaucanson ? Numérisé, l'objet *Encyclopédie* risque d'être de moins en moins singulier, ce qu'il était indubitablement sur papier. Si l'on en croit Philippe Roger, « avec " L'*Encyclopédie* électronique ", nous ne changeons pas seulement de mode, mais de monde de lecture » (Roger, 2001, 16). Avec le numérique, nous ne sommes pas les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie*, car nous ne lisons pas l'*Encyclopédie* ; nous lisons autre chose : les mots de l'*Encyclopédie*, pas la collection de livres qui porte ce titre.

Références bibliographiques

Albertan, Ch., « Les journalistes de Trévoux lecteurs de l'*Encyclopédie* ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 13, octobre 1992, p. 107-116.

Albertan-Coppola, S., « La faute à Diderot ? ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 8, avril 1990, p. 29-52.

Albina, L. L., « Voltaire lecteur de l'*Encyclopédie* ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 6, avril 1989, p. 119-129.

Benrekassa, G., « Fiscalité et ordre social, de l'*Esprit des lois* à l'*Encyclopédie* : bénéfices des médiations informatiques ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 251-265.

Blanchard, G. et Olsen, M., « Le système de renvois dans l'*Encyclopédie* : une cartographie des structures de connaissances au XVIII^e siècle ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 45-70.

Bourguinat, É., *Le siècle du persiflage (1734-1789)*. Paris, PUF, 1998, coll. « Perspectives littéraires », 228 p.

Butor, M., « Diderot le fataliste et ses maîtres (I) ». *Critique*, 228, mai 1966, p. 387-418.

Cernuschi, A., « La question d'un découpage par matières : l'exemple du corpus musicographique de l'*Encyclopédie* ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 161-167.

Charpentier, M. et Charpentier, J., *Littérature. Textes et document (XVIII^e siècle)*, introduction historique d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Paris, Nathan, 1987, coll. « Henri Mitterand », 495 p.

Chartier, P., « Présentation ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*. 30, avril 2001, p. 5-16.

Chartier, P., « Présentation ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 7-11.

Chartier, R., « Loisir et sociabilité : lire à haute voix dans l'Europe moderne ». *Littératures classiques*, 12, janvier 1990, p. 127-147.

Chauderlot, F.-S., « Encyclopédismes d'hier et d'aujourd'hui : informations ou pensée ? Une lecture de l'*Encyclopédie* à la Deleuze ». *SVEC*, 5, 2002, p. 37-62.

Crépel, P., « Peut-on enfin brûler le pasteur Mouchon ? ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 201-232.

D'Alembert, « Discours préliminaire », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)*, chronologie, introduction et bibliographie par Alain Pons. Paris, Flammarion, 1986, coll. « GF », 426 et 448, 2 vol., vol. 1, p. 73-184.

Darnton, R., *Pour les Lumières. Défense, illustration, méthode*, traduction de Jean-François Baillon. Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2002, coll. « E-18 », 131 p.

Diderot, D., « Encyclopédie », dans *Œuvres. Tome I. Philosophie*, édition établie par Laurent Versini. Paris, Robert Laffont, 1994, coll. « Bouquins », p. 363-436.

Doig, K. H., « Encircling Encyclopedias ». *Eighteenth-Century Studies*, 36, 3, printemps 2003, p. 441-444.

Donato, C., « Sur les traces de Charles Bonnet : une comparaison électronique de ses *Notices raisonnées* de l'*Encyclopédie* et de l'*Encyclopédie* d'Yverdon ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 233-250.

Frautschi, R. L., « A Project for Author Discrimination in the *Encyclopédie* ». *SAMLA Bulletin*, 32, novembre 1967, p. 14-17.

Frautschi, R. L., « The Authorship of Certain Unsigned Articles in the *Encyclopédie* : A First Report ». *Computer Studies in the Humanities and Verbal Behavior*, 3, 2, août 1970, p. 66-76.

Frautschi, R. L., « Les articles anonymes de l'*Encyclopédie* et le style de Diderot ». *Revue internationale de philosophie*, 27, 103, 1973, p. 66-72.

Haechler, J. et Jouffroy-Gauja, F., « L'article Certitude de l'*Encyclopédie* commenté par un souscripteur anonyme ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 29, octobre 2000, p. 129-148.

Heiden, S. et Lafon, P., « Lectures assistées de l'*Encyclopédie* électronique : Philologic et Weblex ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 91-102.

Jouffroy-Gauja, F. et Haechler, J., « Une lecture de l'*Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme ». *Revue française d'histoire du livre*, 96-97, 1997, p. 329-376.

Laurendeau, P., « Accès électronique à l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert : investigation méthodique d'un maquis intellectuel ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 149-160.

Leca-Tsiomis, M., « Écrire l'*Encyclopédie*. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 375, 1999, XII-528 p.

Leca-Tsiomis, M., « Numérisations et exactitude du texte encyclopédique : quelques propositions pour l'avenir ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 293-302.

Leggewie, R., *Anthologie de la littérature française. Tome I, Des origines à la fin du dix-huitième siècle*. New York et Oxford, Oxford University Press, 1990, 3^e éd. révisée et augmentée, XI-418 p.

Ludwig, B., « L'utilisation des renvois dans la lecture de l'*Encyclopédie* », in *L'Encyclopédie et ses lectures. Actes du colloque, 13-14 décembre 1985*. Caen, éd. de l'école normale du Calvados, 1987, p. 35-54.

Melançon, B., « Lumières et Internet ». *Études françaises*, 36, 2000, 2, p. 87-98. Disponible dans Internet : < [<http://www.erudit.org/revue/etudfr/2000/v36/n2/005259ar.pdf>].

Melançon, B., « Histoires de lire : demain, aujourd'hui, hier », in *Les futurs possibles du livre*, Actes numériques du colloque des 15 et 16 novembre 2001. Montréal, Grande bibliothèque du Québec, 2002, 16 p. URL : < [<http://www.bnquebec.ca/fr/biblio/bib%5Facte.htm>]. Repris dans **Vandendorpe, Ch. et Bachand, D.** (dir.), *Hypertextes. Espaces virtuels de lecture et d'écriture*. Québec, éditions Nota Bene, 2002, coll. « Littérature(s) », 25, p. 77-87.

McGinnis, R., « Mystification et Lumières : les renvois de l'*Encyclopédie* », communication inédite, XXII^e congrès de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, Québec, 26 octobre 2002.

Morrissey, R., Iverson, J. et Olsen, M., « L'*Encyclopédie* de Diderot sur Internet ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 25, octobre 1998, p. 163-168.

Morrissey, R. et Roger, Ph. (dir.), *L'Encyclopédie du réseau au livre et du livre au réseau*. Paris, Honoré Champion éditeur, 2001, coll. « Colloques, congrès et conférences sur le dix-huitième siècle », 4, 141 p.

Perol, L., avec la collaboration d'**A.-M. Chouillet**,
« L'abbé Diderot et le philosophe ». *Recherches sur Diderot
et sur l'Encyclopédie*, 9, octobre 1990, p. 11-40.

Piguet, M.-F., « *Æconomie/Économie (politique)* dans le texte
informatisé de l'Encyclopédie ». *Recherches sur Diderot
et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 123-137.

Proust, J., Communication personnelle avec l'auteur, 2002.

Quintili, P., « La raison lointaine. Internet, rationalité
encyclopédique et rationalité télématique ». *Recherches
sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 33-42.

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie,
31-32, avril 2002, 314 p. : « L'Encyclopédie en ses nouveaux atours
électroniques : vices et vertus du virtuel ».

Roger, Ph., « Avant-propos. D'un réseau à l'autre », in **Morrissey,
R. et Roger, Ph.** (éd.), *L'Encyclopédie du réseau au livre et du livre
au réseau*. Paris, Honoré Champion éditeur, 2001, coll. « Colloques,
congrès et conférences sur le dix-huitième siècle »,
4, p. 7-16.

Schneiders, H.-W., « Le prétendu système des renvois
dans l'Encyclopédie », in **Knabe, P.-E. et Mass, E.** (éd.),
L'Encyclopédie et Diderot. Cologne, Verlag Köln, DME, 1985, coll.
« Kölner Schriften zur Romanischen Kultur 2/Textes
et documents », p. 247-260.

Schwab, R. N. et al., *Inventory of Diderot's Encyclopédie*.
Studies on Voltaire and the Eighteenth Century.
1971-1984, 80, 83 (1971), 85, 91, 92, 93 (1972) et 223 (1984).

Séité, Y., « Le texte contre le livre ». *Recherches sur Diderot
et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 267-282.

Stewart, Ph., « The *Encyclopédie* On-Line ». *SVEC*, 5, 2002, p. 173-185.

« Table ronde : bilan et perspectives ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 303-314.

Théré, Ch. et Rohrbasser, J.-M., « L'emploi du terme "population" dans l'*Encyclopédie*. Quelques éléments tirés du corpus électronique ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 103-122.

Tucsna, Z., « Le site ATILF ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002, p. 27-30.

Vandendorpe, Ch., *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*. Montréal, Boréal, 1999/Paris, La Découverte, 1999, 271 p.

Vanpée, J., « La femme mode d'emploi : How to Read the Article FEMME in the *Encyclopédie* ». *SVEC*, 5, 2002, p. 229-245.

Voltaire, *Correspondence and related Documents. Definitive Edition by Theodore Besterman. XVIII. April 1757-March 1758. Letters D7223-D7704*. Oxford, The Voltaire Foundation, 1971, coll. « The Complete Works of Voltaire », 102, 510 p.

Walter, R., « L'*Encyclopédie* " plein texte " ». *Les Cahiers de médiologie*, 10, 2000, p. 68-71.

Werner, S., « The *Encyclopédie* " Index " ». *SVEC*, 5, 2002, p. 265-270.

Remerciements

Reginald McGinnis et Philip Stewart m'ont communiqué le fruit de quelques-uns de leurs travaux sur les sujets abordés ici. Jean Vaché a interrogé Jacques Proust sur la copie de l'*Encyclopédie* que celui-ci a consultée en Aveyron. Je les remercie de leur aide.

- 76 <http://www.radio-canada.ca/universia/D_UNIVERSIA_BB.pdf>
- 77 Un rapide examen des coûts d'abonnement aux e-packs de la filière WebCT (par l'entremise de l'achat d'un mot de passe) indique que les prix varient entre \$15 à \$50 pour une période d'utilisation d'un semestre. Certains e-packs nécessitent l'achat du manuel imprimé. L'accès est gratuit pour le professeur, comme le veut la tradition anglo-saxonne.
- 78 « Options de recherche au Canada : la nouvelle technologie d'information et l'apprentissage », site du Conseil des ministres de l'éducation (Canada) : <<http://www.cmec.ca/stats/pcera/compaper/98-17fr.pdf>>.
- 79 Voir à ce sujet : Janice Ahola-Sidaway and Margaret McKinnon, « Fostering pedagogical soundness of multimedia learning materials », *Canadian Journal of educational communication*, vol. 27, n° 2, 1999, 67-86.
- 80 Jacques Rhéaume, *op. cit.*, p. 7 : <http://archiveSIC.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/02/55/sic_00000255_00/sic_00000255.html>.

Chapitre 8

- 81 Sur cette distinction à penser entre hyperliens, voir les travaux de Christian Vandendorpe : « En superposant diverses " couches " de texte sur un même sujet ou, selon une autre métaphore, en satellisant autour d'un noyau central divers documents complémentaires dont les usages sont bien définis, un hypertexte stratifié offre en fait plusieurs livres en un seul » (1999, 118).
- 82 Par boutade, Paul Laurendeau fait remarquer que la censure du XVII^e siècle aurait été ravie de bénéficier de versions numériques interrogeables en mode plein texte (2002, 149). Elle aurait pu suivre plus facilement les renvois.
- 83 Il faudrait encore réfléchir aux problèmes posés par les erreurs de numérisation des renvois. Pierre Chartier (2001, 9) en donne plusieurs exemples.
- 84 Anne-Marie Chouillet et Irène Passeron ont d'ailleurs proposé une table ronde précisément sur ce sujet dans le cadre du 11^e Congrès international des Lumières (Los Angeles, août 2003) : « Les branches de l'arbre de la connaissance : le réseau des " désignants " ou catégories de l'*Encyclopédie* ». Elles la situaient dans le droit fil du colloque dont les Actes ont été publiés dans le n° 31-32 des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*.
- 85 Selon un fichier non daté du site de l'ARTFL, cette situation serait en cours de correction <<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/corrections/Encyclopedie.Corrrections.html>>. Voir aussi le texte « Editorial Concerns. Limitations in the Identification of Textual Elements » <<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/caveat.html#identifications>>.

Chapitre 9

- 86 Le codex, ou tablette de forme rectangulaire pour écrire, est lié à l'usage d'un substitut plus souple que le papyrus, le parchemin, apparu à Pergame et à Rome deux siècles avant le début de l'ère chrétienne, et que va progressivement remplacer le papier qui arrive de Chine en Occident au X^e siècle.
- 87 Michael Hart a conçu et démarré dès 1971 le projet Gutenberg dont l'objectif est la numérisation de tous les livres existants.
- 88 Dans le cadre du projet ISDN (Institut des sciences du document numérique), cinq bibliothèques de la région Rhône-Alpes ont mis pendant six mois des livres électroniques à la disposition de leurs lecteurs. Des prêts de quinze jours étaient proposés par affiche et, le cas échéant, dans le bulletin de la bibliothèque. S'appuyant sur la collaboration d'éditeurs, d'industriels, de bibliothèques et d'un libraire, des chercheurs ont étudié le prêt de livres numériques sur tablettes électroniques auprès de lecteurs et de bibliothécaires. L'objectif était d'analyser les transformations des contrats de lecture formels (dans l'échange de documents) et symboliques (dans la relation texte-lecteur) induites par le nouveau dispositif qu'est le livre électronique. Le rapport de cette recherche est accessible sur le serveur de l'enssib : <http://isdn.enssib.fr/archives/axe2/contratslecture/Rapport_CLLe.pdf>.
- 89 Bien que le vocabulaire soit toujours en cours de stabilisation, nous adoptons ici les distinctions suivantes. Un « livre électronique » (en anglais, *eBook* ou *hand-held device*) désigne le support physique, ou tablette de lecture, comportant un écran où s'affiche le texte ; sur le livre électronique, on charge des « livres numériques » (en anglais, *digital book*, mais aussi *eBook*), contenus ou œuvres, sous forme de fichiers numériques ; enfin, une œuvre ne pourra s'afficher à l'écran que s'il y a un « logiciel de lecture » (en anglais, *reader*), application spécifique conçue à cet effet.

Conception
lavitrinede**trafik**.com
04 78 29 16 19

Impression
Imprimerie Forézienne
Dépôt légal n° 57461
Août 2004

Presses de l'enssib